



L'enracinement

de la rencontre dans le temps (I)

Don Luigi Giussani, *Le Défi...*, Chapitre VI

LA TRAJECTOIRE DE LA CONVICTION

Jésus, après les rencontres que nous avons décrites, continuait à vivre, à travailler comme tout le monde et comme à l'ordinaire, chez lui. Mais les trois ou quatre hommes qui avaient été si frappés par lui étaient devenus ses amis ; ils allaient le voir, et Jésus allait pêcher avec eux. Le chapitre 2 de l'Évangile selon saint Jean relate une invitation à une noce. Comme de coutume, l'invité amenait ses amis et, puisque Jésus était invité avec sa mère à la cérémonie, il emmena avec lui le petit groupe de ses nouveaux amis.

Le miracle des noces de Cana - cet étrange miracle par lequel à la fin du repas l'eau est changée en vin - est l'une des pages les plus significatives de la conception que Jésus a de la vie : n'importe quel aspect de la vie, même le plus banal, est digne de son intérêt et par conséquent de son intervention.

« Du point de vue de l'histoire des religions, le judéo-christianisme nous présente la hiérophanie suprême : la transfiguration de l'événement historique en hiérophanie. Il s'agit de quelque chose de plus que la hiérophanie du Temps, car le Temps sacré est familier à toutes les religions. Cette fois, c'est l'événement historique comme tel qui révèle le maximum de trans-historicité (...); apparemment, Jésus de Nazareth ne se distingue en rien de ses contemporains de Palestine (...). Jésus mange, digère, souffre de la soif ou de la chaleur comme tout autre Juif de Palestine. Mais en réalité, cet « événement historique » qui consti-

tue l'existence de Jésus est une théophanie totale ; il y a là comme un audacieux effort pour sauver l'événement historique en lui accordant le maximum d'être. (...) L'événement est valorisé non pour lui-même, mais uniquement pour la révélation qu'il comporte, révélation qui le précède et le transcende¹. » La trajectoire que nous décrivons se situe précisément dans l'espace et dans le temps qu'il y a entre ce que l'on pourrait (et ce que l'on peut) entrevoir de ce qui se cache sous les apparences, « en réalité ». Et dans une telle trajectoire, n'importe quel événement est déterminant, c'est-à-dire révélateur, justement de par la caractéristique unique du fait « Jésus » dont l'action envers les hommes se manifeste de manière très concrète, « en leur accordant le maximum d'être », se révélant ainsi progressivement. Le miracle des noces de Cana s'impose au début de cette révélation progressive de Jésus (Jn 2, 1-12).

« *Selon les coutumes juives, si l'épouse fêtait ses premières noces, la fête durait une semaine. On se préoccupait d'avoir du vin en abondance car, à cette occasion, on en buvait beaucoup. Si la coutume voulait que l'on fit des présents aux jeunes époux, il était même permis d'en exiger de la plupart des convives. On comprend donc l'embarras du maître du repas quand le vin vint à manquer².* » La mère de Jésus, Marie, avec une attention et une sensibilité que lui avait certainement enseignées son intimité avec son fils (rappelons qu'elle ne devait guère avoir plus de quinze ou seize ans de plus que lui), voit l'embarras du maître du repas et en fait part à Jésus qui interviendra. L'évangéliste conclut le récit de cet épisode en ces termes : « ... et ses disciples crurent en lui » (Jn 2, 11). Cette phrase a de quoi nous étonner. Ne venons-nous pas de voir dans le chapitre précédent que les disciples « croyaient déjà en lui »? C'est la description psychologiquement parfaite et précise d'un phénomène courant chez nous tous. Quand on rencontre une personne importante pour sa propre vie, il y a toujours un premier temps durant lequel on pressent quelque chose à l'intérieur de soi, on est mis au pied du mur par l'évidence d'une rencontre à laquelle on ne peut se soustraire : « C'est bien lui », « C'est bien elle ». Mais seul l'espace donné à la répétition de cette expérience donne un poids existentiel à l'impression. Cela signifie que seule la vie commune l'inscrit toujours plus radicalement et plus profondément en nous, jusqu'à ce qu'elle finisse par être absolue. « *Les premiers disciples avaient reconnu le Christ, mais pas encore complètement³.* » Et ce chemin de la « connaissance » obtiendra, dans l'Évangile, de nombreuses autres confirmations de ce caractère exceptionnel et de cette différence qui les avait frappés dès la première fois. Avec la vie commune, une telle certitude grandit. « Tandis que l'homme réalise intérieurement et humainement ce que cet homme exprime, il éprouve qu'il doit croire en lui, pour pouvoir le comprendre. Et cela, non comme une vague éventualité, mais dans une évidence contraignante⁴. »

L'Évangile nous montre que la croyance se transforme peu à peu en conviction par une suite de reconnaissances auxquelles il convient de donner de l'espace et du temps pour qu'elles adviennent. Nous retrouvons ici, incarné dans le témoignage évangélique, ce rappel de méthode que nous avons évoqué dans le chapitre précédent (voir pp. 80-81). Il est tellement vrai que la connaissance d'un objet nécessite de l'espace et du temps qu'à plus forte raison cette règle ne peut être démentie par un objet qui revendique son unicité. Même



ceux qui furent les premiers à le rencontrer ont dû suivre cette voie.

a) La découverte d'un homme hors pair.

Ce premier petit groupe d'hommes prend de plus en plus l'habitude d'accompagner Jésus quand il se met à prêcher dans les villages, sur les places, dans les maisons. Un jour, on l'avait invité à manger dans une maison sur le seuil de laquelle se pressait une petite foule de gens venus l'écouter (Mc 2, 1-12; Lc 5, 17-26). Et Jésus s'attarde, comme s'il ne parvenait pas à s'arracher à cet auditoire attentif. Au premier rang, on trouve les autorités locales ; son ministère avait commencé depuis peu, mais les notables étaient déjà en alerte. Alors qu'il est en train de parler, des hommes lui amènent un paralytique sur un grabat. Ils ne peuvent, à cause de la foule, parvenir jusqu'à Jésus. Ils prennent alors l'initiative de contourner la maison, montent sur le toit avec le malade, enlèvent des tuiles pour faire un trou et le descendent directement à l'intérieur, derrière Jésus. Celui-ci se retourne et les regarde. Imaginons comment cet homme doit se sentir regardé quand Jésus lui dit : « Mon enfant, tes péchés te sont remis » (Mc 2, 5). La réaction des notables présents ne se fait pas attendre : seul Dieu peut remettre les péchés. Mais Jésus, détournant son regard de l'infirmes, le fixe sur ceux qui lui ont fait cette objection et leur dit : « Quel est le plus facile de dire : Tes péchés te sont remis, ou de dire : Lève-toi et marche? Eh bien ! pour que vous sachiez que le Fils de l'homme a le pouvoir sur la terre de remettre les péchés, je te l'ordonne, dit-il au paralytique, lève-toi et, prenant ta civière, va chez toi » (Lc 5, 22-24). Et celui-ci s'en alla devant la stupeur bien compréhensible de la foule. Tentons maintenant de penser à un petit groupe de personnes qui, pendant des semaines, des mois, a assisté quotidiennement à de tels événements. Ces premiers amis, et ceux qui les ont rejoints, perçoivent chaque jour, et toujours davantage, le caractère exceptionnel, hors pair, de cette personnalité.

Ce qui est frappant, ce n'est pas seulement qu'il passe ses journées à faire des miracles, mais que les éléments, le temps et l'espace lui obéissent sans aucun procédé « magique ». Il les accomplit avec un maniement on ne peut plus « naturel » de la réalité, en tant que maître de la réalité elle-même. L'Évangile remarque que, le soir, il était « fatigué de guérir », ayant exercé sans interruption son pouvoir sur la réalité physique.

Mais ce n'était pas la chose la plus impressionnante, non plus que son intelligence, capable de (103) déjouer la ruse proverbiale des Pharisiens, comme dans l'épisode de l'impôt dû à César (Mt 22, 15-22 ; Mc 11, 13-17 ; Lc 20, 20-26). Les Pharisiens l'entraînaient désormais dans de continuelles diatribes, le défiaient et le mettaient à l'épreuve de toutes les manières possibles; de telles discussions devaient être un spectacle aussi pour qui s'approchait par simple curiosité. Décidés à l'arrêter, les Pharisiens lui demandèrent s'ils devaient payer l'impôt à César. Si Jésus avait donné une réponse

affirmative, il aurait trahi son peuple ; s'il avait donné une réponse négative, il aurait prêté le flanc à une accusation de la part du juge romain. Mors Jésus, prenant une pièce de monnaie, leur demande de qui est l'effigie qui y figure et, quand on lui répond que c'est celle de César, il les fait taire en disant : « Rendez donc à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. » Ainsi la solution du problème était-elle admirablement et énigmatiquement confiée à la liberté, imprévisiblement mise en jeu.

Son intelligence déjouait toute tentative de le prendre en faute. Ils lui amenèrent une femme surprise en flagrant délit d'adultère (Jn 8, 1-11), lui demandèrent si, à son avis, on devait ou non appliquer la Loi de Moïse qui prescrivait de la lapider.

« ... Jésus se trouve dans une situation délicate : il doit renier cet esprit de miséricorde qu'il a toujours prêché, ou bien il doit contrevenir à la lettre de la Loi. Et si la sentence a déjà été prononcée, sa position est encore plus périlleuse : ou bien il doit s'opposer au tribunal, ou bien (étant donné qu'à l'époque les Juifs ne pouvaient exécuter une condamnation à mort), apparaître aux Romains comme un révolutionnaire. Ce serait une situation aussi critique que celle de l'impôt dû à César⁵. » Jésus les laisse dire, en les fixant avec ce regard qui pénétrait jusqu'au fond des cœurs, puis, se baissant, il se met à tracer des signes dans la poussière. Les accusateurs pensent l'avoir piégé et insistent pour avoir une réponse. Jésus se redresse et leur dit : « Que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette le premier une pierre. » Nous pouvons imaginer l'intensité du silence qui suit ses paroles. Les uns après les autres, ils font demi-tour et s'en vont, alors que lui reste courbé à tracer des signes dans la poussière ; la femme demeure figée, bouleversée, seule face à Jésus. Il lui demande : « Personne ne t'a condamnée? », et elle répond : « Personne. » Mors Jésus lui dit : « Moi non plus, je ne te condamne pas. Va, désormais ne pêche plus. » Ce n'est pas même cet à-propos de l'intelligence, cette dialectique imparable, qui provoque chez ses disciples de toujours l'impression la plus vertigineuse.

Le miracle le plus grand, qui touchait quotidiennement les disciples, n'était pas celui de la guérison du paralytique, de la purification du lépreux, ni celui de l'aveugle qui recouvre la vue. Le miracle le plus grand était celui que nous avons déjà évoqué : c'était un regard révélateur de l'homme auquel on ne pouvait se soustraire. Il n'y a rien de tel pour convaincre l'homme qu'un regard qui le saisit et le reconnaît, qui révèle l'homme à lui-même. Le regard de Jésus pénétrait l'homme, personne ne pouvait se dérober. à lui ; pour lui, les profondeurs de la conscience n'avaient pas de secrets. Elles n'en eurent pas dans le cas de la Samaritaine (Jn 4, 112) qui, dans une conversation au puits, s'entend raconter sa vie, et c'est justement cela qu'elle rapporte à ses concitoyens comme témoignage de la grandeur de cet homme : « Venez voir un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait ! » Elles n'en eurent pas dans le cas de Matthieu le publicain (Mt 9, 9-13 ; Mc 2, 13-17 ; Lc 5, 27-32), considéré comme un pécheur public parce qu'au service du pouvoir économique romain, à qui Jésus, en passant, dit simplement : « Suis-moi ! » Et celui-là, reconnu, pris, accepté, laissera tout pour le suivre. La même chose se produisit pour Zacchée, le chef de tous les publicains, l'homme le plus



haï de tout Jéricho (Lc 19, 1-10), Jésus traverse la ville entouré d'une grande foule et Zacchée, de petite taille, grimpe sur un arbre pour satisfaire sa curiosité et voir Jésus. Quand ce dernier arrive à cet endroit, il s'arrête, le regarde et lui dit : « Zacchée, descends vite, car il me faut aujourd'hui demeurer, chez toi. » Quel a dû être le sentiment de (Zacchée? Qu'est-ce qui l'a fait courir plein de joie? Des projets sur sa grande fortune, une volonté de restituer pleinement ce qui a été pris injustement, de donner la moitié de ses biens aux pauvres? Qu'est-ce qui l'a transformé et converti ? Il a simplement été pénétré et accueilli par un regard qui le reconnaissait et l'aimait tel qu'il était. La capacité de saisir le cœur humain est le miracle le plus grand, le plus persuasif. *« Jésus s'impose aux consciences (...) il ne se borne pas à déclarer une doctrine qu'il a apprise par révélation : il traite, peut-on dire, une affaire qui lui est personnelle⁶. »*

b) Le pouvoir et la bonté.

Il est difficile pour un être puissant d'être vraiment bon. Mais pour ce qui est de Jésus, tous ceux qui l'ont approché ont pu voir que son regard était non seulement puissant, prodigieux, intelligent, captivant, mais aussi bon. Il semble impossible qu'un pouvoir aussi grand soit associé à une profonde bonté, et il semble difficile qu'une intelligence si vive soit simple et positive, telle l'affectuosité instinctive et disponible de l'enfant ! Que c'est beau de lire l'Évangile en relevant les allusions, les petits détails qui révèlent la capacité de tendresse de Jésus, son empathie !

Un exemple de cette empathie nous est donné lorsque Jésus, près d'une ville, croise un cortège funèbre et apprend qu'il s'agit du fils unique d'une veuve (Lc 7, 11-17). Il est alors immédiatement ému par la peine de cette femme et lui dit : « Ne pleure pas. » Son premier geste est un geste de tendresse, puis il ressuscite le fils. Pourtant, on ne lui avait rien demandé, ni miracle, ni geste de profonde compassion.

De même, c'est lui qui prend l'initiative dans l'épisode de la femme courbée depuis tant d'années à tel point qu'elle ne pouvait plus se redresser (Lc 13, 10-17). Jésus enseignait dans une synagogue : il la vit, l'interpella et la guérit. Divers récits évangéliques rapportent l'attention de Jésus pour les enfants, sa capacité à communiquer avec eux (Mt 19, 13-15 ; Mc 10, 13-16; Lc 18, 15-17). L'évangéliste Marc nous dit qu'on les lui apportait pour qu'il leur imposât les mains ; Jésus ne se limite pas à un vague signe de bénédiction, mais les prend dans ses bras, se fâche contre ceux qui veulent l'en empêcher et les bénit en recommandant à tous, pour entrer dans le Royaume des Cieux, l'attitude de dépendance positive par rapport au réel qui est celle des enfants. Dans un récit similaire (Mt 18,1-11), l'évangéliste Matthieu rapporte que Jésus appelle un enfant à lui, le place au milieu des disciples, focalisant l'attention de tous sur lui, et les admonestent afin qu'ils n'osent jamais faire du mal à aucun de ces petits ; et il ne parlait pas de mal physique dont la plupart se retenaient sans doute

instinctivement, mais du scandale moral de l'atteinte à la liberté de conscience, dont il est plus difficile de se guérir et dont Jésus se préoccupe avec une vigilance passionnée ; car, comme il le dira peu après : «... Ainsi on ne veut pas, chez notre Père qui est aux cieux, qu'un seul de ces petits se perde » (Mt 18, 14). C'est un élan régénérateur que le sien vers tout ce qui peut être mis en valeur dans l'être humain. Après un miracle accompli le jour du sabbat (Mt 12, 9-21) qui, par conséquent, avait fait beaucoup de bruit, il s'en va, mais beaucoup le suivent et l'Évangile précise qu'il les « guérit tous ». L'évangéliste Matthieu remarque : « Pour que s'accomplît l'oracle d'Isaïe le prophète (...) « le roseau froissé, il ne le brisera pas, et la mèche fumante, il ne l'éteindra pas, jusqu'à ce qu'il ait mené la vraie foi au triomphe ». » Jésus reçoit volontiers de l'homme ce que celui-ci peut lui donner, et ne met à son accueil de barrières d'aucune sorte, ni politique, ni sociale, ni culturelle. Comme dans l'épisode narré par Luc (Lc 7, 36-50) du repas chez un Pharisien durant lequel une prostituée, qui n'avait certainement pas été invitée, fait irruption et entoure Jésus de ses attentions en provoquant l'indignation du maître de maison ; ce dernier se demande dans quelle mesure Jésus est prophète puisqu'il accepte du parfum et des manifestations d'amour de la part d'une telle femme. La réaction de Jésus est immédiate et montre à Simon le Pharisien qu'il a accepté les baisers et les larmes de cette femme comme les signes de sa foi en lui qu'elle pouvait lui témoigner, en ignorant bavardages et commentaires, contrairement à Simon qui aurait pu, en tant qu'hôte, lui apporter de l'eau pour ses pieds poussiéreux et lui donner un baiser amical, mais qui, ne l'avait pas fait : « Ses nombreux péchés lui seront remis parce qu'elle a montré beaucoup d'amour. »

De même, il convient de rappeler que Jésus a été ému jusqu'aux larmes en apprenant la mort de son ami Lazare. Son émotion est mystérieuse, mais signe d'une profonde solidarité avec le cœur de l'homme et ses souffrances (Jn 11, 1-46). « Au cours du triste chemin qui le mène à la tombe de son ami, même Jésus est bouleversé par l'obscurité du destin mortel (...). Le bref passage qui indique que des larmes vinrent aux yeux de Jésus précède obscurément la prière confiante au Père (...). En ce sens, le Jésus johannique est uni aux hommes et sensible à leurs souffrances⁷. »

Et Jésus « pleure » ce soir-là sur le mont des Oliviers (cf. Lc 19, 41-46), face à la splendeur du Temple au soleil couchant, en prophétisant la destruction de sa ville.

Notes

1 M ELIADE, *Images...*, op. cit., pp. 223-224.

2 R. SCHNACKENBURG, *L'évangile...*, op. cit., 1^{re} partie, p. 460.

3 Ibid., p.455.

4 H.U. VON BALTHASAR, op. cit., p.388.

5 R. SCHNACKENBURG, *L'Évangile...*, op. cit., 2^e partie, pp. 306-307.

6 P. Rousselot, « La révélation du Fils », cité in H. DE LUBAC, op. cit., p. 185.

7 R. SCHNACKENBURG, *L'évangile...* op. cit. 2^e partie, p.560.